

L'Évangile selon saint Jean

Odile Dapsens

Introduction

C'est notre amour pour les Évangiles qui nous a poussée à entreprendre ce travail. Un amour attisé par le caractère si actuel de ces textes, qui nous parlent comme s'ils avaient été écrits hier. Le fait qu'ils soient à la source de notre civilisation y est-il pour quelque chose ? Nous pensons surtout que ce qui nous touche, c'est que nous lisons en chacune de leurs pages comme le reflet de ce qui s'est passé récemment autour de Louis Cattiaux et d'Emmanuel d'Hooghvorst. Les Évangiles sont comme un précieux miroir des temps que nous vivons.

À notre amour pour ces écrits s'ajoute une grande curiosité, car les Évangiles sont mystérieux et abscons. Souvent, le sens apparent est surprenant, et éveille l'attention du lecteur sur le fait que l'intention de l'auteur est plus profonde, et que des commentaires sont absolument nécessaires.

C'est ainsi que nous avons décidé de réunir des commentaires inspirés, pour proposer une exégèse vers par vers de l'Évangile selon saint Jean. Nous présentons ici le prologue, et... la suite au prochain numéro.

Nous avons ainsi recherché les commentaires nous donnant une compréhension alchimique et physique de l'Évangile.

Car nous avons beau être aveugle et stupide, il nous semble que notre seul contact extérieur avec les enseignements de Cattiaux et EH nous permet de choisir, au moins maladroitement, les commentaires les plus profonds, à savoir les commentaires gnostiques, montrant que les Écritures ne

nous parlent que d'une chose : de la visite de l'ange Gabriel créant la Vierge Marie dans la pureté, et du Christ qui va naître et croître lentement en elle, jusqu'à devenir pubère et éloquent.

Nous avons retrouvé des commentaires de cette trempe chez Origène, Jean Scot Érigène, Albert le Grand, Johann Ambrosius Siebmacher, Thomas Vaughan, Douzetemps, et bien sûr Louis Cattiaux et EH.

Que tous ces maîtres du passé et du présent soient bénis ! Qu'ils continuent à nous instruire, de façon toujours plus dense, vivante, occulte et corporelle !

Et que le lecteur nous pardonne d'avoir réalisé un collier si maladroit avec des perles si précieuses !

Puissions-nous un jour rencontrer la belle, et réécrire ce commentaire en l'ajustant parfaitement à son corps !

Chapitre I – Prologue

1. Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu.
2. Il était au commencement en Dieu.
3. Tout par lui a été fait, et sans lui n'a été fait rien de ce qui existe.
4. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes,
5. Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue.
6. Il y eut un homme, envoyé de Dieu ; son nom était Jean.
7. Celui-ci vint en témoignage, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui :
8. Non que celui-ci fût la lumière, mais il avait à rendre témoignage à la lumière.
9. La lumière, la vraie, celle qui éclaire tout homme, venait dans le monde.
10. Il (le Verbe) était dans le monde, et le monde par lui a été fait, et le monde ne l'a pas connu.
11. Il vint chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu.
12. Mais quant à tous ceux qui l'ont reçu, Il leur a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom,
13. Qui non du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu sont nés.
14. Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous, (et nous avons vu sa gloire, gloire comme celle qu'un fils unique tient de son Père) tout plein de grâce et de vérité.
15. Jean lui rend témoignage, et s'écrie en ces termes :
« Voici celui dont je disais : Celui qui vient après moi, est passé devant moi, parce qu'il était avant moi. »
16. Et c'est de sa plénitude, que nous avons tous reçu, et grâce sur grâce ;
17. Parce que la loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ.
18. Dieu, personne ne le vit jamais : le Fils unique, qui est dans le sein du Père, c'est lui qui l'a fait connaître.

I, 1 Au commencement était le Verbe

Le prologue de notre Évangile peut paraître très abstrait au lecteur mal orienté. Notre intention est pourtant de montrer, à la lumière des commentateurs inspirés, que l'Évangéliste va en réalité nous y parler du mystère le plus concret qui soit : celui de l'incarnation. Les exégètes nous apprennent en effet que le *commencement* dont on parle ici, c'est le début de l'Œuvre, le moment où un premier contact va avoir lieu entre le Dieu d'en haut et celui d'en bas.

Penchons-nous premièrement sur les commentaires d'Origène, qui présente à propos de ce verset un exposé très savant, dans lequel il décline tous les emplois du terme ἀρχη (« commencement », « principe »), en grec et dans les Écritures. Cette longue liste n'est peut-être pas dispersion, et Origène n'a certainement pas voulu faire une simple démonstration d'érudition. Il nous semble que ces différents sens, s'opposant en apparence, nous disent en réalité, chacun à sa manière, une seule chose : le début de l'Œuvre.

Passons en revue ces différents emplois :

L'un d'eux concerne un passage, ainsi le commencement d'une route et de son parcours, comme on le voit d'après le texte « le commencement de la bonne voie, c'est d'accomplir la justice » (Proverbes 16, 17)²⁸⁰.

Nous pensons que ce passage, ce parcours, pourrait être celui du dieu en nous, qui va se frayer un passage dans notre colonne vertébrale, depuis le sacrum jusqu'à l'occiput.

Dans l'explication du second sens qu'il donne à ἀρχη, Origène va d'ailleurs nous parler d'un serpent, ou plus précisément, d'un dragon :

²⁸⁰ Origène, *Commentaire sur saint Jean*, traduit, introduit et annoté par Cécile Blanc, Cerf, Paris, 1966-1992, I, 91.

On peut aussi parler du commencement d'une création, ce qui apparaît dans « au commencement, Dieu créa le ciel et la terre ». Je pense que ce sens est indiqué encore plus clairement dans Job : « il est le commencement de la Création (πλασμα) du Seigneur, fait pour être la risée de ses anges » (Job 40, 19). Certains supposeront peut-être que, parmi tous les êtres créés dans la Genèse du monde, ce qui a été fait « au commencement », ce sont « le ciel et la terre ». Mais il vaut mieux dire, d'après notre seconde citation, que, des nombreux êtres créés avec un corps, le premier de ceux qui ont un corps fut celui que l'on appelle le dragon, désigné quelque part comme « l'énorme monstre » et que le Seigneur a dompté (cf. Job 3, 8 ; II Pierre 2, 4)²⁸¹.

Étonnant commentaire... Tout commence donc lorsque le dragon est créé, puis dompté. Ce reptile, qui est le même que le serpent, est un symbole du Christ, et se trouve dans notre sacrum. Il va se réveiller en colère, puis être béni, apaisé. On en trouve une très belle illustration au début de la *Flûte enchantée* de Mozart.

Origène continue à décrire le commencement, le principe, en nous apprenant qu'il peut aussi être celui que l'on appelle le Dieu de l'Univers et le Père :

Il ne sera pas absurde non plus de dire que le Dieu de l'Univers est manifestement principe, arguant du fait que le Père est le principe du Fils (...) ²⁸².

Or, EH enseigne que tout commence par le réveil du Père à qui l'on doit ôter sa face de colère. Et n'est-il pas éveillé par le Dieu de l'Univers ?²⁸³

Λ'ἀρχη est aussi une matière, dont les choses sont faites – du moins selon ceux qui croient que les choses n'ont pas été créées à partir du non-être, précise Origène.

²⁸¹ *Ibid.*, I, 95-96.

²⁸² *Ibid.*, I, 102.

²⁸³ Peut-être y a-t-il donc un principe en haut et un principe en bas ?

En troisième lieu, le principe est ce dont les choses sont faites, comme d'une matière préexistante pour ceux qui la croient créée, mais non pour nous qui sommes persuadés que Dieu a créé les êtres à partir du non-être ²⁸⁴.

Pourrait-il s'agir de la matière que nous devons recevoir au début de l'œuvre ?

Origène nous apprend encore qu'« est appelé *principe* ce 'selon quoi' une chose est telle, selon son idée originelle »²⁸⁵. Cela correspond à ce que Platon appelle « idée » et Philon « archétype »²⁸⁶. Or, rappelons-le, les idées de Platon sont cette première bénédiction que les anciens Grecs appelaient Hué, et dont le génie cherche un lieu pour se définir²⁸⁷. Le principe serait donc cette pluie qui descend du ciel par la bénédiction.

Origène rapproche d'ailleurs encore ce principe du « plan et des règles de travail (τυποι και λογοι) de l'entrepreneur »²⁸⁸, ce qui fait penser à l'enseignement de EH qui explique que celui qui assiste à la première conjonction voit en un instant ce qui va ensuite s'épeler longuement. En ce sens, on peut peut-être dire qu'il voit le plan de l'ouvrage.

Finalement, Origène nous apprend que l'on peut dire – mais « d'une manière plus grossière » – que le principe de toutes choses, « c'est le Fils de Dieu qui dit : 'je suis le commencement et la fin (...)' (*Apocalypse XXII*, 13) ». Plus *grossièrement*, dit-il, car le Fils « n'est pas principe d'après tous les noms qu'il porte ». Autrement dit, le Fils n'est pas principe à tous les stades de

²⁸⁴ *Ibid.*, I, 103.

²⁸⁵ *Ibid.*, I, 104.

²⁸⁶ Selon une note de Cécile Blanc (Sources Chrétiennes).

²⁸⁷ « Nous avons vu déjà qu'un des noms de l'or volatil dans les mystères d'Éleusis était *Hué* (Υε), « Pleus ! ». Dans cet état qui correspond au monde platonicien des idées, le génie d'*Hué* pense le monde sans en avoir le poids. C'est un mage sans magie, muet, errant, perpétuellement en quête d'un lieu, d'un logement terrestre et fixe, car cette pensée désire parler, se dire, se définir, peser en corps et mesurer, car le *logos* (λογος) platonicien est défini comme la *mesure* de toutes choses » (E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, t. 1, Beya, Grez-Doiceau, 2009, p. 65).

²⁸⁸ Origène, *op. cit.*, I, 114.

l'Œuvre. Pour ne citer qu'un exemple, il ne peut être « principe en tant que Verbe, puisque 'le Verbe était dans le principe' »²⁸⁹. Le Fils n'est donc le principe... qu'au commencement.

*

Origène donne donc toute une série de sens au terme ἀρχή (« principe », « commencement »), que nous pensons pouvoir interpréter comme autant d'allusions au début de l'Œuvre. Au commencement, le Père va se révéler à nous tel un dragon, sous sa face de colère. Il va être dompté lorsqu'une pluie, Hué, liée au monde des idées, va venir l'apaiser et s'unir à lui. Lors de leur conjonction, qui forme peut-être la matière dont les « choses » sont faites, le disciple va voir en un instant le plan de l'œuvre, qui n'aura ensuite plus qu'à se réaliser. C'est ainsi que débute le parcours du dieu en nous, qui se frayera alors un passage dans notre colonne vertébrale, par une lente cuisson. C'est donc déjà le Fils de Dieu (ou du moins l'un de ses attributs) que le disciple contemple à ce moment, même s'il n'est pas encore pleinement accompli.

Telle est l'interprétation que nous pensons pouvoir deviner derrière les dires d'Origène : il n'y a qu'un ἀρχή, le début de l'Œuvre, qui peut être dit de toutes ces manières.

*

Douzetemps nous confirme cet enseignement en d'autres termes. Pour lui, le commencement est l'*Aleph tenebrosum*, l'Ein Soph des Hébreux. Cet *Aleph* va engendrer le Verbe, qui à son tour manifestera l'*Aleph* :

*(...) par où nous voyons la génération éternelle et inénarrable du Verbe par l'Aleph, ou le commencement et principe éternel ; et la manifestation de l'A, ou aleph, par le Verbe (...)*²⁹⁰.

²⁸⁹ *Ibid.*, I, 116-118.

²⁹⁰ Douzetemps, *Les Mystères de la Croix*, Archè, Milan, 1975, p. 3.

Le commencement est donc le moment où une première émanation va sortir de l'Ein Soph, et manifester ce dernier.

Cette émanation est déjà le Verbe, mais dans un état encore très subtil. C'est ce que nous enseigne EH, qui précise que le λογος du commencement n'est pas encore articulé, parce qu'il n'a pas encore pris possession d'un homme :

Le Verbe de Dieu, le λογος, peut être non-articulé ou articulé. Il commence par être non-articulé, c'est l'Esprit. Et il ne s'articule qu'après avoir pris possession d'un homme.

Élie, qui est véritablement le prophète par excellence, a perçu ce souffle léger qui était déjà le λογος, mais sous sa forme inarticulée²⁹¹. C'est ce rouah avec lequel tout a été créé et dont il est parlé dans l'Évangile selon saint Jean : « au commencement était le Verbe ». Ce n'était pas le Verbe sous sa forme articulée, c'était le Verbe sous sa forme de λογος, sous sa forme de qol demamah daqah (cf. I Rois 19, 11-14), subtile et légère. Et c'est cela le rouah Elohim (cf. Genèse 1, 2)²⁹².

Tel est donc le Verbe qui était au commencement : subtil et léger, non articulé. Il n'avait pas encore pris possession d'un homme.

*

On pourrait se demander, en lisant cette explication, quelle est la différence entre le Verbe, tel qu'il est au commencement, et l'ἄρχη tel que nous l'a décrit Origène. La réponse de EH est simple : l'ἄρχη, c'est le Verbe.

Il explique en effet que l'Évangéliste a voulu gloser le premier vers de la Genèse en disant que

בראשית, c'était le Verbe²⁹³.

²⁹¹ Cf. I Rois XIX, 11-19. Sur l'Esprit d'Élie, cf. *infra*.

²⁹² E. d'Hooghvorst, *Cours d'hébreu* (notes privées), t. V, p. 453.

²⁹³ Lettre d'Emmanuel à Charles d'Hooghvorst datée du 24/2/65.

Il s'explique :

*(...), c'est avec la lettre ג qui est le אֱלֹהִים, qu'Elokim a créé le monde. C'est donc elle qui exprime le Verbe Créateur*²⁹⁴.

Cette parole créatrice encore légère apparaît donc au commencement de l'Œuvre, et elle est le commencement, le principe de l'Œuvre. C'est pourquoi l'on peut dire que le commencement, c'est le Verbe.

Mais continuons à lire le texte...

Et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu.

I, 2 Il était au commencement en Dieu.

I, 3 Par lui, tout a existé²⁹⁵.

Thomas Vaughan explique que celui par qui « tout a existé », c'est le « bon serpent crucifié ». Il confirme donc Origène qui nous disait que le commencement était le moment où le dragon était dompté.

Ce que Vaughan en déduit est passionnant : le serpent peut nous donner la connaissance, puisque « s'il a créé toutes choses, alors il peut aussi nous enseigner comment ». Le serpent n'a donc pas menti lorsqu'il a dit à nos premiers parents : « vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal » (Genèse 3, 5). Il savait qu'il pourrait lui-même un jour nous donner la connaissance, en créant tout et en nous enseignant comment²⁹⁶.

²⁹⁴ Lettre d'Emmanuel à Charles d'Hooghvorst datée du 23/3/65.

²⁹⁵ Nous modifions ici la traduction de Crampon : « tout par lui a été fait » pour suivre le commentaire de Vaughan.

²⁹⁶ Cf. T. Vaughan, *Œuvres Complètes*, La Table d'Émeraude, Saint-Leu-la-Forêt, 1999, pp. 185-186.

et sans lui n'a été fait rien de ce qui existe.

On peut se demander avec Origène ce qu'est ce *rien* qui a été fait sans le Verbe. C'est le mal, ou le non-être, nous répond-il, c'est-à-dire tout ce qui n'a pas reçu de Dieu sa constitution apparente :

C'est pourquoi plusieurs ont supposé que, puisque le mal n'a pas d'existence propre – il n'était pas au commencement et il ne demeurera pas éternellement – ces choses-là sont le « rien ». Et de même que certains Grecs disent que les genres et les espèces, comme « être vivant » et « homme », font partie du « non-être », de même ils ont pensé que tout ce qui n'a pas reçu sa constitution apparente ni de Dieu, ni par son Verbe, est « rien »²⁹⁷.

EH nous le confirme :

La lettre א est la parole perdue, ou le principe de cette parole et qui se présentera un jour אבט ou אב, selon que l'homme aura aidé ou non le vouloir du makom. Et tout ce qui se sera créé ou fait sans lui sera compté pour rien²⁹⁸.

Le *rien* dont parle le verset est donc tout simplement tout ce qui aura été créé sans le Verbe. Ces choses n'ont pas d'existence réelle.

I, 4 En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes

De quelle vie s'agit-il ? Bien sûr pas de la vie apparente commune à tous – à laquelle la mort succède bien vite – mais de la Vie véritable, qui est la lumière de la connaissance :

Il ne s'agit pas ici de la vie commune aux êtres spirituels (λογικοί) et aux êtres sans raison (άλογοι), mais de la Vie qui survient en nous quand le Verbe y a

²⁹⁷ Origène, *op. cit.*, II, 193.

²⁹⁸ Lettre d'Emmanuel à Charles d'Hooghvorst datée du 24/2/65.

déjà trouvé son achèvement, par la participation qu'il reçoit du tout premier Verbe. Dans la mesure où nous nous détournons de la vie apparente et non véritable et où nous désirons posséder en nous la Vie véritable, nous devenons participants de cette Vie qui, une fois produite en nous, est en même temps réalité de la lumière de la connaissance (cf. Osée 10, 12) ²⁹⁹.

Ainsi, la Vie véritable « survient en nous quand le Verbe y a déjà trouvé son achèvement ». Ce verset du prologue ne porte donc déjà plus sur le commencement de l'Œuvre.

Origène précise que cette vie apparaît une fois que le Verbe a parfaitement purifié notre âme :

Cette Vie est produite après le Verbe et demeure, une fois produite, inséparable de lui. Car il faut que le Verbe qui purifie l'âme préexiste dans l'âme afin que, lorsque toute mort et toute maladie auront été supprimées grâce à lui et à la purification qui dérive de lui, la Vie sans mélange vienne demeurer en tous ceux qui se seront rendus capables de recevoir en eux le Verbe en tant qu'il est Dieu ³⁰⁰.

Contrairement au Verbe, du moins dans son état « non-articulé » du commencement, la Vie est dès lors liée à l'incarnation. Elle ne peut naître que dans notre âme, une fois que le Verbe a parfaitement purifié celle-ci. Alors, le Verbe et la Vie s'unissent de façon indéfectible.

Origène spécifie d'ailleurs que tandis que le Verbe est de toute éternité dans le principe,

la vie, elle, n'était pas dans le Verbe, mais la Vie fut produite, puisque la « Vie est la lumière des hommes ». En effet, lorsqu'il n'y avait pas encore d'hommes, la lumière des hommes n'existait pas non plus, puisque la

²⁹⁹ Origène, *op. cit.*, II, 156.

³⁰⁰ *Ibid.*, II, 129.

*lumière des hommes n'a de sens que par rapport aux hommes*³⁰¹.

Nous avons donc une magnifique définition de ce qu'est la vie véritable. Elle est une lumière qui apparaît lorsque le Verbe s'est incarné dans une âme et l'a purifiée. Elle s'unit alors indéfectiblement à lui, et aucune mort ne lui succède plus. Cette Vie n'existe que dans l'homme, contrairement au Verbe.

Douzetemps semble exprimer la même chose en d'autres mots : il écrit que la Vie dont parle Jean est le Fils, qui naît en nous une fois que le feu terrible du Père est tempéré par l'eau de la Mère :

*et c'est de ce feu [celui du dragon] comme du père, que s'engendre la lumière, comme le fils, dans ces eaux vivantes, comme la mère ; et cette lumière est le très véritable être de toutes choses, ouy, leur vie, sans laquelle ce n'est qu'angoisse mourante, douleur jehennante, ignis jehennae, mais avec laquelle ce n'est que douceur, amour et vie*³⁰².

La Vie naît dans l'homme purifié, de l'union du Père et de la Mère. Ne lit-on pas dans *Le Message Retrouvé* que la Vierge noire du commencement a accouché de la lumière ?

*N'est-ce pas la vierge noire la première et la plus mystérieuse de toutes les mères ? N'est-ce pas elle que Dieu a regardée amoureusement dès le commencement ? N'est-ce pas elle qui a accouché la lumière qui éclaire le monde ?*³⁰³

Cattiaux dit peut-être ce que l'Évangéliste tait : au commencement, il y avait une Vierge noire... C'est en elle que va naître la vie, qui est la lumière des hommes.

Et cette lumière, cette Vie véritable, naît dans l'homme purifié, de l'union du Dieu d'en haut et de celui d'en bas.

³⁰¹ *Ibid.*, II, 130.

³⁰² Douzetemps, *op. cit.*, p. 16.

³⁰³ L. Cattiaux, *Le Message Retrouvé*, XXVII, 33.

I, 5 Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue

Quelles sont ces ténèbres ?

EH enseigne qu'il y a deux sortes de ténèbres : les unes sont en bas, et constituent la seconde moitié de la lumière d'en haut. Elles sont donc bonnes, mais malheureusement mélangées dans l'homme déchu à des ténèbres de la seconde espèce : les ténèbres extérieures. Ces dernières sont mauvaises³⁰⁴.

Dans son commentaire sur ce verset, Origène explique lui aussi qu'il y a de bonnes et de mauvaises ténèbres. Il ne précise pas qu'elles sont mélangées, mais décrit néanmoins la réaction de chacune d'elles à l'égard de la lumière.

Voici ce qu'il dit des ténèbres « prises en mauvaise part », qui se trouvent dans nos âmes ; et de l'apparition de la lumière en elles :

Cette lumière, qui est dans le Verbe et qui est également la vie, « brille dans les ténèbres » de nos âmes et s'établit là où demeuraient les princes de ce monde de ténèbres (Éphés. 6, 12), qui, en combattant le genre humain, s'efforcent d'entraîner dans les ténèbres ceux qui ne sont pas d'une fermeté assez absolue pour être appelés, une fois éclairés, « fils de lumière »³⁰⁵.

Il nous explique ensuite qu'en réalité ces mauvaises ténèbres de nos âmes poursuivent la lumière – car sinon, l'Évangéliste n'aurait pas précisé qu'elles ne l'ont point saisie³⁰⁶.

Or, cette poursuite de la lumière par les ténèbres est nécessaire :

³⁰⁴ Ce qu'il nous faut, c'est donc unir les ténèbres d'en bas à la lumière d'en haut. Mais pour cela, il faut avoir purifié les premières des ténèbres extérieures.

³⁰⁵ Origène, *op. cit.*, II, 167.

³⁰⁶ Cf. *Ibid.*, II, 168.

Quant au fait que les ténèbres ont poursuivi la lumière, c'est évident d'après les souffrances endurées par le Sauveur et par ceux qui ont reçu ses enseignements et qui sont ses propres enfants : car les ténèbres agissent contre les fils de lumière et veulent chasser la lumière loin des hommes. Mais puisque « si Dieu est avec nous », nul, même s'il le veut, ne peut rien « contre nous » (Rom. 8, 31), plus les fils de lumière « se sont abaissés et plus ils se sont multipliés et sont devenus puissants à l'extrême » (Exode 1, 2)³⁰⁷.

La puissance des Fils de lumière dépend donc de leur persécution par les mauvaises ténèbres. Celles-ci sont nécessaires³⁰⁸.

Mais qu'en est-il des bonnes ténèbres ? Origène les décrit comme la retraite du Dieu inaccessible :

(...) on comprendra comment Dieu est enveloppé de ténèbres, car on n'en connaît pas de description (λογος) assez riche pour être digne de lui. C'est donc dans ces ténèbres qu'il a établi sa retraite : il a fait cela parce qu'on ne peut connaître tout ce qui le concerne qui est inaccessible (ἀχωρητος)³⁰⁹.

Mais si quelqu'un se heurte à une telle interprétation, il faut produire au grand jour les paroles enveloppées de ténèbres et les trésors (également) enveloppés de ténèbres, cachés, invisibles, donnés par Dieu au Christ (cf. Col. 2, 3 ; Isaïe 45, 3). Car je pense que le sens des trésors enveloppés de ténèbres – ces ténèbres dont Dieu a fait sa retraite – qui nous sont révélés dans le Christ, n'est rien d'autre que celui de l'expression « le saint comprendra la parabole et la

³⁰⁷ *Ibid.*, II, 169.

³⁰⁸ Il est curieux qu'Origène passe tout à coup d'une interprétation des ténèbres comme se trouvant dans nos âmes à une autre qui dit que ces ténèbres sont celles qui persécutent le Christ. On peut dès lors se demander si à un autre niveau de lecture, les ténèbres nécessaires à la gloire du Christ ne sont pas comme le gel, l'hiver nécessaire à la coagulation, le moule étroit de l'Égypte. Un verset du *Message Retrouvé* dit : « Les ténèbres secrètes couvent la lumière immortelle du Parfait » (MR VIII, 30 ; cf. aussi XXV, 22 et II, 27').

³⁰⁹ On pourrait également traduire ce terme par « infini ».

sentence enveloppée de ténèbres » (Prov. 1, 6). Examine si c'est pour ce motif que le Sauveur a dit à ses disciples : « C'est pourquoi tout ce que vous avez entendu dans les ténèbres, dites-le dans la lumière » (cf. Matth. 10, 27 ; Luc 12, 23). Les mystères qu'il leur avait confiés dans le secret et loin des oreilles de la foule, qui les aurait saisis avec peine et mal compris, il leur ordonne de les annoncer à quiconque sera devenu lumière, quand ils auront été illuminés et seront dits pour cela être dans la lumière.

Origène semble faire allusion à la prophétie qui apparaît dans un premier temps de façon obscure³¹⁰. Mais lisons ce qui va advenir de ces bonnes ténèbres au contact de la lumière.

D'une manière plus paradoxale, je pourrais dire aussi des ténèbres prises en bonne part qu'elles se hâtent vers la lumière, la saisissent et deviennent lumière, parce que, n'étant pas connues, ces ténèbres changent de valeur pour celui qui auparavant ne voyait pas, de telle manière que, après avoir été instruit, il déclare que la ténèbre qui était en lui est devenue lumière une fois qu'elle a été connue³¹¹.

Si nous comprenons bien cette explication d'Origène, au début de la révélation, Dieu est inaccessible, et fait donc des bonnes ténèbres sa retraite. À la fin de l'œuvre, ces ténèbres vont devenir lumière. C'est pourquoi on dit qu'elles se saisissent de celle-ci.

On retrouve dans *Le Message Retrouvé* à la fois les bonnes ténèbres, qui doivent être transfigurées en lumière, et les mauvaises dont la cristallisation est nécessaire. Voici ce que Cattiaux écrit des premières :

Ne nous endormons pas sur le Livre, mettons aussi la main à la résurrection et à la transfiguration du monde enténébré ; ainsi, nous aurons la vie immortelle

³¹⁰ De même, un verset du *Message Retrouvé* dit : « À présent, nous crions sur les toits ce qui se chuchotait jadis à l'oreille, car toute prudence est devenue inutile [...] » (MR XXV, 36).

³¹¹ Origène, *op. cit.*, II, 172-174.

et pure du commencement qui comble les enfants de Dieu ³¹².

Quant aux ténèbres qui sont mauvaises, mais nécessaires :

Car nos ténèbres s'épaississent et elles deviennent de plus en plus opaques, comme l'annonce de la fin des temps. Mais nous savons que ton jour est proche, car nous sentons ta lumière remuer en nous comme l'enfant qui va naître ³¹³.

La lumière doit donc luire en nous dans un mélange de bonnes et de mauvaises ténèbres. Les mauvaises ténèbres de nos âmes vont la poursuivre sans s'en saisir, mais elles sont nécessaires à sa gloire future. Peut-être peut-on même dire qu'elles la couvent ou la moulent. Quant aux bonnes ténèbres, qui semblent désigner l'état dans lequel on connaît Dieu au début de l'Œuvre, elles vont se saisir de la lumière, et devenir lumière.

I, 6 Il y eut un homme, envoyé de Dieu, son nom était Jean

Origène, en s'appuyant sur l'Évangile selon saint Matthieu, se demande si cet homme n'est pas un ange :

en lisant la prophétie qui le concerne : « voici que j'envoie un ange devant ta face pour préparer ton chemin devant toi » (Matthieu, 11, 10 ; Malachie 3, 1), nous nous demandons si ce n'est pas un des saints anges affectés au service de Dieu qui a été envoyé comme précurseur de notre Sauveur ³¹⁴.

Il explique d'ailleurs que certains personnages sont appelés tantôt hommes, tantôt anges dans les Écritures ; et que lorsqu'ils sont appelés anges, « c'est en vertu de leur charge et

³¹² MR XX, 31'.

³¹³ MR XXXI, 54.

³¹⁴ Origène, *op. cit.*, II, 186. Rappelons que Jean Baptiste est le précurseur du Seigneur.

non de leur nature ». Ces hommes sont anges lorsqu'ils sont envoyés – le terme grec ἀγγελος signifiant « le messenger, l'envoyé ».

Car les termes d'ange et d'homme désignent le même objet : ainsi les hôtes accueillis par Abraham (Genèse 18, 2 ; cf. Hébr. 13, 2) et qui à Sodome n'étaient plus que deux (Genèse 19, 1) sont appelés, dans toute la suite de l'Écriture, tantôt hommes et tantôt anges. (...) de même que, parmi ceux qui, de l'avis de tous, sont des hommes, se trouvent des anges, comme Zacharie qui dit : « Moi, l'ange de Dieu, je suis avec vous, dit le Seigneur tout-puissant » (Aggée 1, 13) et Jean dont il est écrit : « Voici que j'envoie mon ange devant toi » (Mal. 3, 1 ; Marc, 1, 2), ainsi les anges de Dieu, qu'on a appelés des hommes, portent le titre d'anges en vertu de leur charge et non de leur nature ³¹⁵.

Certains hommes deviendraient-ils des anges quand ils ont la charge de transmettre la bénédiction ? Nous verrons plus loin que Jean a précisément la fonction d'un ange, puisqu'il est l'initiateur, qui apporte le baptême.

I, 7 Celui-ci vint en témoignage

Origène souligne à ce propos le fait que Jean va rendre témoignage six fois (Jean 1, 15-18 ; 19-23 ; 26-27 ; 29-31 ; 32-34 ; 35-38). Il cesse ensuite de témoigner et, la septième fois, c'est Jésus qui pose la question : « Que cherchez-vous ? »³¹⁶ Or, nous savons que le six est le nombre de la création. Origène l'appelle « laborieux et pénible » ; tandis que le sept, qui n'est mesuré que par l'un³¹⁷, figure le repos.

³¹⁵ *Ibid.*, II, 144-145.

³¹⁶ *Cf. Ibid.*, II, 219.

³¹⁷ *Cf. Ibid.*, XXVIII, 3.

Jean le précurseur et son témoignage sont donc liés au six³¹⁸. Après lui arrive le sept, le shabbat, le repos, le Christ.

pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui :

I, 8 non que celui-ci fût la lumière, mais il avait à rendre témoignage à la lumière,

Les vrais témoins sont ceux qui ont reçu un complément d'âme³¹⁹. Ils ont vu l'union du ciel et de la terre, comme en témoigne le *Chema Israel*. En effet, dans cette louange à l'unité du Seigneur, deux lettres, le ν et le τ , sont écrites plus grandes que les autres, formant ainsi le mot $\tau\nu$, « témoin »³²⁰. C'est donc cette union du ciel et de la terre qui produit la lumière dont Jean rend témoignage.

I, 9 la lumière, la vraie, celle qui éclaire tout homme venant dans le monde³²¹.

Cette lumière, c'est la Vierge Marie, nous dit ici Albert le Grand³²².

Douzetemps l'exprime en d'autres mots : la lumière est ce qui doit tempérer le fond de l'homme, notre grand ennemi domestique :

³¹⁸ Il est d'ailleurs rapproché du ι , sixième lettre de l'alphabet hébraïque, qui transforme le passé en futur, lorsqu'il dit : « celui qui était après moi est passé devant moi » (*Jean I*, 15) – nous y reviendrons.

³¹⁹ Cf. E. d'Hooghvorst, *Cours d'hébreu* (notes privées), t.V, p. 561.

³²⁰ Cf. Id., *Le Fil de Pénélope*, op. cit., p. 172.

³²¹ Ce verset peut être traduit de deux façons : « la lumière, la vraie, celle qui éclaire tout homme venant dans le monde » ou « la lumière, la vraie, celle qui éclaire tout homme, venant dans le monde ». Ἐρχομενον (« venant »), peut en effet s'accorder soit à το φως (« la lumière »), soit à ἀνθρωπον (« l'homme »). Nous avons suivi la traduction proposée par Douzetemps. Crampon se rapproche quant à lui de la seconde en proposant : « la lumière, la vraie, celle qui éclaire tout homme, venait dans le monde ».

³²² A. le Grand, *La Bible Mariale*, Beya, Grez-Doiceau, 2019, p. 197. Cela correspond à ce que nous avons lu plus haut, à savoir que la lumière des hommes est produite dans l'eau de la Mère, par le feu du Père.

Or, ce fond de l'homme, qui était son plus grand ami dans son harmonie avec la sagesse divine, étant la base et le lien éternel qui rend l'homme immortel, devient son plus grand ennemi domestique, à moins que par l'aide de la grâce et de la lumière, qui éclaire tout homme venant au monde, il ne le remette dans l'ordre et dans la concorde, auquel le Créateur l'avait destiné ³²³.

Seule la Vierge lumineuse peut apaiser notre dieu, que la chute a mis en colère³²⁴. Peut-être d'ailleurs l'homme ne vient-il au monde qu'à ce moment-là ? ³²⁵

I, 10 Il [le Verbe] était dans le monde, et le monde par lui a été fait, et le monde ne l'a pas connu.

I, 11 Il vint chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu

Plus haut, les ténèbres n'ont point reçu la lumière. Ici, les « siens » (τα ἰδία) ne reçoivent pas le Verbe. Nous n'avons malheureusement pas trouvé de commentaire expliquant la nuance entre ces deux affirmations. Nous nous rapportons donc ici à ceux qui ont été rédigés explicitement au sujet de ce verset-ci.

EH écrivait que ce passage pouvait lui-même avoir plusieurs sens, et qu'

une des explications possibles est celle qui fait allusion à la prédication de la Sagesse incarnée, qui n'est pas reçue par les hommes auxquels elle s'adressait et qui ont préféré suivre les rites et la morale des pharisiens ³²⁶.

³²³ Douzetemps, *op. cit.*, p. 18 (nous mettons en italique).

³²⁴ Sur l'équivalent entre la colère de notre Dieu et le péché originel, cf. notre commentaire (à paraître) sur « mais la colère de Dieu demeure sur lui » (*Jean III*, 36).

³²⁵ Sur le mot « monde », cf. notre commentaire (à paraître) sur « Dieu a tant aimé le monde » (*Jean III*, 16).

³²⁶ Lettre d'Emmanuel à Charles d'Hooghvorst datée du 23/3/65. Il confirme ce qu'Origène disait des mauvaises ténèbres.

Ce sens paraît plutôt extérieur. Albert le Grand en envisage un autre. Il explique que le Verbe « illumine tout homme venant dans ce monde » (Jean 1, 9), mais que tous ne le reçoivent pas de manière égale. Chacun reçoit selon sa capacité, c'est-à-dire, selon son humilité. Marie, la plus humble, a donc reçu la grâce maximale.

De plus, l'importance du don dépend du but visé. Ainsi le don de Marie a été le plus grand, car le donateur donne incomparablement plus à celle dont il veut faire la mère de Dieu qu'à ceux dont il fait les serviteurs de Dieu.

Albert conclut : « mais il y a un don où on donne tout, c'est la charité de la bienheureuse Vierge »³²⁷.

Il nous faut donc devenir parfaitement humbles, et avoir pour modèle la Mère de Dieu si nous voulons pouvoir recevoir le Verbe quand il viendra à nous. Sans quoi, nous risquons de le rejeter...

I, 12 Mais quant à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a été donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu,

*C'est cela recevoir la bénédiction, c'est là toute la religion. C'est cette religion qu'Ésaü a refusée*³²⁸.

- écrit EH à propos de ce verset. On peut dès lors se demander si quand quelqu'un reçoit la bénédiction, ceux qui « ne l'ont pas reçu[e] » ne sont pas son Ésaü, et « ceux qui l'ont reçu[e] » et qui vont « devenir enfants de Dieu », le Jacob qui est en lui.

³²⁷ Cf. A. le Grand, *op. cit.*, pp. 99-100.

³²⁸ E. d'Hooghvorst, *Cours d'hébreu* (notes privées), t. V, p. 559.

à ceux qui croient en son nom,

I, 13 qui non du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu sont nés.

I, 14 Et le Verbe s'est fait chair

Dans la Vierge Marie, bien sûr, qui est le « cloître de l'humanité du Fils de Dieu », nous précise Albert le Grand³²⁹.

Il y a donc bien une distinction à entendre entre « se faire chair » et « se faire homme ». Si certains ont cherché (et sont parvenus) à détruire l'homme, nul n'a pu atteindre le Verbe fait chair³³⁰.

et il a habité parmi nous,

– ou en nous –

et nous avons vu sa gloire

Origène enseigne qu'il ne faut surtout pas comprendre la « gloire » comme « la louange décernée par la masse »³³¹. Son sens est bien plus profond.

La « vision de la gloire de Dieu » est en effet :

ce qui de Dieu est connu et contemplé avec certitude par le vous qu'une extrême pureté en a rendu capable. Puisque le vous purifié, qui a dépassé toutes les réalités matérielles afin de parvenir avec le plus de certitude possible à la contemplation de Dieu, est déifié par ce qu'il contemple, il faut dire que c'est en cela que consiste la glorification du visage de celui qui a contemplé Dieu, s'est entretenu avec lui et s'est attardé à cette vision (...) ³³².

³²⁹ Cf. A. le Grand, *op. cit.*, p. 197.

³³⁰ Cf. Origène, *op. cit.*, XX, 80-86.

³³¹ Origène, *op. cit.*, XXXII, 330-332. Il écrit cela à propos d'un autre passage (*Jean XIII*, 31), c'est nous qui faisons le rapprochement.

³³² *Ibid.*, XXXII, 338-339.

La gloire de Dieu est donc ce que l'on peut contempler de Dieu, avec un vous parfaitement purifié. Notre vous est alors déifié par cette contemplation³³³. Il devient le dieu qu'il contemple. L'Évangéliste atteste donc ici avoir fait cette expérience, et en avoir été divinisé.

**gloire comme celle qu'un fils unique tient de son Père,
tout plein de grâce et de vérité**

Que sont la grâce et la vérité ? Jean Scot Érigène en propose divers commentaires, çà et là, qui méritent d'être rassemblés. Dans son commentaire sur Jean 1, 17 (*cf. infra*), il enseigne que la vérité succède à la grâce. Dans la *grâce* sont manifestés les mystères de la Loi ; et l'on peut dans un second temps, justement lorsque l'on est déifié, contempler la *vérité* sans nuage.

Jean Scot écrit aussi :

nous avons reçu la grâce par laquelle nous croyons en lui, et la vérité par laquelle l'atteint notre intelligence ³³⁴.

La grâce correspondrait-elle donc à la réception de la foi, ou du miroir ; et la vérité, au moment où ce dernier devient parfaitement clair et nous permet une contemplation sans nuage ?

Il ajoute :

il faut sous-entendre : nous l'avons vu plein de grâce selon l'humanité, et de vérité selon la divinité ³³⁵.

³³³ C'est également à cela que font allusion les cabalistes lorsqu'ils parlent de leur miroir, qu'ils polissent de plus en plus, et qui deviennent ce qu'ils y contemplent.

³³⁴ J. Scot, *Commentaire sur l'Évangile de Jean*, Cerf, Paris, 1972, I, XXIV, 298B.

³³⁵ *Ibid.*, I, XXII, 298B.

Cela rappelle curieusement l'adage cité plus loin dans l'Évangile : « l'un sème et l'autre moissonne » (Jean 4, 37), ou cette sentence de EH : « Cuire en lourd métal cet air léger du printemps, c'est œuvre d'homme. Le récolter, c'est l'œuvre d'un dieu »³³⁶.

L'homme reçoit donc la grâce, la foi, la manifestation des mystères de la Loi. Par la contemplation, son vouç est déifié. C'est donc un dieu qui pourra connaître la vérité, contempler sans nuage³³⁷.

I, 15 Jean lui rend témoignage, et s'écrie en ces termes :

« Celui-ci était celui dont j'ai parlé (οὗτος ἦν ὃν εἶπον) »³³⁸

'Celui-ci' est un pronom démonstratif se rapportant à une personne présente. On peut en conclure que le Christ était présent dans le lieu où Jean le désigne d'une façon aussi manifeste. (...) C'est pourquoi Jean dit : « Celui-ci était celui dont j'ai parlé ». En cet endroit, (...) le verbe « était » ne signifie pas le temps, mais l'acte de subsister. Il faut donc comprendre les mots « celui-ci était » comme si l'évangéliste disait ouvertement : celui-ci est, celui-ci subsiste, lui dont je vous parlais³³⁹.

Comme Tityre, Jean nous parle du dieu qui subsiste « ici ». Il lui est présent, et nous allons voir qu'on peut le comprendre d'une façon très concrète : il est « devant ses sens ».

³³⁶ E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, op. cit., p. 139.

³³⁷ Notons que l'expression « grâce et vérité », en hébreu *חַסֵּד וְאֵמֶת*, est courante dans l'Ancien Testament. Il serait intéressant de voir si ce commentaire ne lui donne pas là aussi tout son sens.

³³⁸ Nous modifions ici la traduction de Crampon qui propose : « Voici celui dont je disais ».

³³⁹ J. Scot, op. cit., I, XXIII, 298C.

« Celui qui viendra après moi a été fait devant moi, parce qu'il était avant moi »³⁴⁰

En d'autres termes : Celui qui devait venir après moi – ou : celui qui est venu après moi – dans le monde, a été fait devant moi, c'est-à-dire, est apparu en ma présence,³⁴¹

ou plus précisément,

il s'est rendu présent devant les yeux de mon esprit et de mon corps³⁴².

Celui qui est apparu après Jean dans le monde – et nous aurons l'occasion de montrer que c'est plus précisément après son baptême – est apparu devant les yeux de son esprit et de son âme³⁴³. Le « parce qu'il était avant (πρωτος) moi » fait probablement allusion au fait que le dieu en nous, qui va être manifesté par Jean, est l'Ancien³⁴⁴.

I, 16 Et c'est de sa plénitude, que nous avons tous reçu,

Et grâce pour grâce³⁴⁵

il faut sous-entendre : c'est de sa plénitude que nous avons reçu « grâce pour grâce », à savoir la grâce de contempler la vérité, en échange de la grâce de croire en son incarnation et de confesser cette foi, c'est-à-dire, la grâce de la vision en échange de la grâce de la foi, la

³⁴⁰ Nous modifions ici la traduction de Crampon qui propose : « Celui qui vient après moi, est passé devant moi, parce qu'il était avant moi ».

³⁴¹ *Ibid.*, I, XXIV, 299B.

³⁴² *Ibid.*, I, XXIX, 306B.

³⁴³ Jean est aussi, selon cette phrase, celui qui transforme le passé en futur, nous y reviendrons lorsque nous commenterons « un homme vient après moi, qui est passé devant moi, parce qu'il était avant moi » (*Jean* I, 30).

³⁴⁴ Cf. E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, *op. cit.*, p. 258, où l'homme descendu de Jérusalem à Jéricho et attaqué par des brigands est appelé l'Ancien, et décrit comme « un perpétuel agonisant, nu et gisant le long de la voie ».

³⁴⁵ Nous modifions ici la traduction de Crampon qui propose : « grâce sur grâce ».

grâce de la déification dans la vie future en échange de la grâce d'action et de science dans la vie présente ³⁴⁶.

Il y a donc une grâce qui vient d'en haut, en réponse à une grâce qui vient d'en bas. C'est cela, grâce pour grâce.

I, 17 Parce que la loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ

Lisons l'interprétation de Jean Scot :

La loi, considérée dans Moïse, c'est-à-dire dans sa nudité littérale, est loi et rien d'autre ; considérée dans le Christ, elle est grâce et vérité ³⁴⁷.

Il écrit aussi :

L'Évangéliste propose donc trois termes : la loi, la grâce et la vérité. Il introduit de cette façon trois hiérarchies.

La première hiérarchie, celle de l'Ancien Testament, se présente sous de très obscures énigmes.

La seconde, que nous appelons hiérarchie intermédiaire, est celle du Nouveau Testament, dans lequel la grâce abonde et dans lequel les mystères de la Loi, faits et discours, sont ouvertement manifestés.

La troisième hiérarchie, la hiérarchie céleste, déjà commencée en cette vie mais qui recevra sa perfection en l'autre, est celle dans laquelle la contemplation de la pure vérité, sans aucun nuage, sera accordée à ceux qui seront déifiés ³⁴⁸.

Il y a donc trois stades : l'Ancien Testament, qui est la loi dans sa nudité littérale ; la venue de la grâce, qui, en manifestant les mystères de celui-ci, en fait le Nouveau Testament ; et la vérité, qui suit la grâce, et qui est le moment

³⁴⁶ J. Scot, *op. cit.*, I, XXIV, 300A.

³⁴⁷ *Ibid.*, I, XXIV, 300A-300B.

³⁴⁸ *Ibid.*, I, XXV, 300B.

où notre vous purifié peut contempler Dieu sans nuage, et être déifié par cette contemplation.

I, 18 Dieu, personne ne le vit jamais. Le Fils Unique, qui est dans le sein du Père, c'est lui qui l'a fait connaître.

Le Dieu dont parle ce verset, c'est l'Ein Soph. EH écrit à son sujet :

l'homme ne peut connaître de l'Ein Soph que les émanations ou qualités qui lui sont extérieures, comme la pensée, par exemple, est une émanation de l'homme qui pense, laquelle finit par se faire connaître lorsqu'elle s'articule dans la parole ³⁴⁹.

On ne connaît ce Dieu que par son Fils. Tous les prophètes ont donc connu la même chose : le même Fils Unique. Ils n'ont pu connaître Dieu que de cette manière. Que cela nous garde d'être sectaire !³⁵⁰

*

Nous voici déjà arrivés à la fin du prologue. Il ne nous a parlé que de trois choses : du Verbe Créateur, qui va s'incarner dans la Vierge Marie, de la Vie – qui est la lumière des hommes – qui va naître de leur union ; et du témoignage que pourra en donner Jean. Par ce seul mystère, en effet, Dieu peut être connu, et l'Ancien Testament redevenir nouveau.

Puissions-nous, nous aussi, recevoir grâce sur grâce et redevenir enfant de Dieu !

À suivre...

³⁴⁹ E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, op. cit., p. 297.

³⁵⁰ Cf. E. d'Hooghvorst, *Cours d'hébreu* (notes privées), t. II, p. 279.